

Penser l'écologie politique. Économie, changement social et dynamique des écosystèmes - 15-16 juin 2015 – Paris 7 Diderot

« Contributions méthodologiques de Günther Anders à l'écologie politique. » Bruno Villalba, professeur de science politique

« Les misères prévisibles n'excitent pas les imaginations, et il est sans exemple qu'une révolution ait éclaté au nom d'un avenir sombre ou d'une prophétie amère. » Cioran, *Histoire et utopie*, Paris, Gallimard, coll. Folio, essais n°53, 1960, ed. 1992, p. 21

L'approche construite à partir de la rationalité instrumentale n'est plus suffisante pour saisir l'amplitude de la complexité de nos rapports avec l'environnement¹. A la différence d'une approche assez conventionnelle d'une sociologie de l'environnement (Barbier et *al.*, 2012 ; Aspe, Jacqué, 2011), ce n'est principalement pas par une approche des conséquences par le calcul, qui présuppose des futurs possibles, poussé jusqu'à une quelconque extrémité que nous pouvons chercher une issue. Mais, bien en s'adossant à l'hypothèse d'un temps mesuré, car il permet d'apprécier notre présent depuis la finitude et les irréversibilités.

Hans Jonas, Ivan Illich ou bien encore Jean-Pierre Dupuy interrogent les conditions d'élaboration d'une éthique conséquentialiste, tant les effets de nos actions sur le monde sont devenus considérables. Cependant, à cause de l'incertitude radicale des effets de ces actions, nous ne savons plus ce que nous faisons alors même que nous devons, plus que jamais, le savoir. Ce qui apparaît comme une impasse. La position de Günther Anders semble pouvoir y répondre. Son approche théorique nous invite à questionner les conséquences de la brutale irruption de l'irréversibilité dans la définition du politique, et notamment dans son rapport à la temporalité. La radicalité de sa démonstration (son « *exagération* » — « *l'extrême réclame de l'extrême* » ([1995] 2008 : 83), son refus de dissocier ses analyses d'une matérialité de l'acte, ou bien encore son pessimisme exacerbé (il se définit comme « *un semeur professionnel de panique* » ([1995] 2008 : 193), peuvent contribuer à interroger les perspectives politiques de la crise écologique. La méthode qu'il indique — basée sur l'exagération et l'imagination — pose quelques jalons importants pour établir une sociologie de l'action à la hauteur des enjeux écologiques.

Les conséquences de la réalité nucléaire

Anders construit son rapport au monde à travers une confrontation à certains événements qui participent à l'élaboration de sa pensée théorique mais qui vont contribuer à lui construire une manière particulière de se situer dans le monde. Le récit qu'il offre de sa vie (Anders, 2004), ou les récits biographiques que l'on va construire à partir de son évolution philosophique, s'accordent à présenter quelques événements comme autant d'étapes fondamentales. Son parcours personnel est une succession de ruptures.

L'approche par la phénoménologie, va permettre à Anders de se doter d'une capacité de compréhension des phénomènes historiques, à partir de son expérience singulière. Edouard Jolly va proposer, dans sa thèse (2013) l'une des interprétations les plus abouties de ce rapport d'Anders à la technique. Il montre combien le travail d'Anders s'élabore dans un refus de traiter de la technique d'une manière purement conceptuel, sans pour autant aboutir à une conception nihiliste. Anders développe une phénoménologie confrontée à la réalité de la catastrophe réalisée (Hiroshima et Nagasaki). Anders tentent de mettre en valeur le *décalage* entre la perception construite du phénomène (l'« *explosion atomique* ») et la réalité présente de ce potentiel de destruction toujours opérationnel (qui est réinséré dans un discours historique rationalisé, comme

¹ On pourra estimer que les types de la rationalité cognitive voire axiologique proposés par Raymond Boudon ne sont pas conséquentialistes ou finalistes, mais consistent à construire des systèmes d'argumentation malgré l'incertitude de certains principes premiers. Boudon, R., 1999, *Le Sens des valeurs*, PUF, voir notamment chap.II « De la rationalité instrumentale à la rationalité axiologique ».

la dissuasion nucléaire). Il souligne que cette réalité objective n'apparaît pas en tant que tel comme une réalité matérielle toujours actuelle : l'utilisation de la bombe est toujours *actuellement* possible. Anders mets en scène une phénoménologie de la relation entre un phénomène (la bombe) et une conséquence (l'anéantissement) en insistant sur l'inertie philosophique de la phénoménologie classique, qui s'intéresserait davantage aux conditions de l'existence d'une réalité qu'à l'évidence et aux *conséquences irréversibles* de cette réalité (Afeissa, 2014). L'importance qu'Anders accordera de plus en plus aux conséquences des événements historiques sur sa propre pensée et ses propres actions, découle, en partie de cette formation universitaire initiale classique.

La rupture historique que représente la double explosion atomique est centrale dans son œuvre. Désormais, l'humanité est entrée dans l'« *ultime époque* » de son histoire, une époque qu'il appelle le « *délai* » (die Frist) ; elle est celle qui rend possible le « *globocide nucléaire* » (David, Röpcke, 2007 : 74). Pour Anders, l'humanité est *maintenant* en sursis : « *Cela signifie que la question de savoir "comment" l'humanité devait continuer à exister s'est substituée aujourd'hui celle de savoir "si" l'humanité devait ou non continuer à exister. Cette question est écrasante, et l'homme contemporain, dans son aveuglement face à l'apocalypse, dans son angoisse face à l'angoisse, la sienne et celles des autres, craignant de s'inquiéter lui-même ainsi que les autres hommes, eux aussi condamnés à mourir, se refuse à poser. Elle est néanmoins posée par l'existence même de la bombe.* » (Anders, 2002 : 264-265).

Mais la bombe pose en même temps la question de permanence de la nature. Elle impose la **réalité même** de la disparition non plus d'une partie de l'espèce humaine (voir son analyse des camps de concentration dans *Nous, fils d'Eichmann*), mais de l'ensemble de l'espèce humaine. Il ne s'agit plus d'imaginer ce que pourrait être la possibilité de cette destruction, car elle est techniquement possible. « *cette "toute-puissance" fait référence au fait que nous avons désormais entre nos mains le pouvoir apocalyptique de décider de l'existence ou de la non-existence de l'espèce humaine (et probablement même de toute vie terrestre).* » (Anders, 2006 : 36).

L'enjeu devient alors de prendre la mesure de cette réalité présente de la capacité de destruction. Il convient de prendre en compte **les conséquences de l'acte nucléaire** (Anders, 2008). Non seulement du *premier usage*, mais de sa *reproduction* (Nagasaki), puis de la capacité de *duplication de l'arme atomique* (dimension industrielle de l'arme de destruction).

Le projet théorique d'Anders entend dépasser le cadre de l'analyse de la technique moderne, en ne s'appuyant plus sur des catégories de la philosophie classique (Anders (1948) 2006b)² mais à *partir de la réalité de l'ampleur de la puissance technique*. Sa pensée s'est ainsi déplacée d'une réflexion ontologique classique (la *vérité*) à l'exigence de compréhension de la situation nouvelle, d'urgence vitale, à laquelle l'humanité se trouve confrontée³. Il opère ainsi un déplacement de la fonction de la réflexion philosophique vers une adaptation d'un mode de pensée aux nouvelles dimensions du monde. Ses réflexions philosophiques se construisent à partir et en fonction des événements historiques qui caractérisent l'évolution fondamentale du monde moderne (les camps nazis, les explosions atomiques, les guerres, Tchernobyl).

Accepter le décalage prométhéen

Le *décalage* est souvent invoqué dans la littérature consacrée à l'analyse de la puissance technique (Gras, 2007). Mais peu d'auteurs en font le point central de leur démonstration théorique. Dans sa préface à *Hiroshima est partout*, Jean-Pierre Dupuy insiste sur l'importance

² Heidegger M., 1980, « La question de la technique », in *Essais et conférences*, Paris, Gallimard.

³ Bussy F., « Penser nos catastrophes », *Le Portique* [En ligne], 22 | 2009, Consulté le 22 novembre 2010. URL : <http://leportique.revues.org/index2013.html> §5

de ce positionnement dans le déroulement et la force de la démonstration d'Anders. Edouard Jolly montre cependant à quel point cet enjeu du décalage est central dans la théorie d'Anders (Jolly, 2013).

Dans ses textes « Les racines de notre aveuglement face à l'Apocalypse [1962] » (in *La menace nucléaire*, 2006 : 163-188) et « *Causes historiques de l'aveuglement face à l'Apocalypse* » (2002 : 308-327), Anders insiste sur le décalage [*Diskrepanz*] entre ce que nous sommes capables de produire et ce que nous sommes capables d'imaginer. La situation du monde présent (notamment sa surpuissance technique) est en décalage avec notre propre aptitude à *nous représenter* ce que nous faisons (Günther, 2008 [1995]). Le « *décalage prométhéen* » (prometheische *Gefälle*) désigne l'écart ou la pente entre notre capacité de produire (*herstellen*) qui augmente avec l'innovation technique et notre capacité de représenter (*vorstellen*), qui reste insuffisante pour saisir toute la mesure de cette production⁴. Le décalage (*Gefälle*), parfois désigné comme « *discrépance* » (*Diskrepanz*), c'est-à-dire une discordance ou une dissonance, mais aussi comme un écart (*Kluft*). Le *décalage* produit ainsi une incapacité à se coordonner soi-même avec son agir, lequel dépend des possibilités historiques qui se présentent, que ce soit pour les suivre ou les subvertir. Ainsi, nous sommes tout à la fois subjugué et incapable de saisir les conséquences du développement du monde technique. La domination technique s'exerce par son impératif d'efficacité ou de performance maximale et oriente le concept de progrès vers un gain de puissance, de vitesse et de précision de l'exécution d'une tâche.

Cette manière de concevoir et d'utiliser le décalage permet d'envisager différemment **le décalage entre notre perception environnementale et la réalité de la situation environnementale**. Les écrits d'Anders permettent à la fois de permettre de construire une argumentation pour saisir les frontières floues de ce décalage, mais aussi de pouvoir, essayer, de l'utiliser dans une réponse d'écologie politique radicale.

Une méthode basée sur l'exagération et l'imagination

Comment rendre sensible ce décalage ? et comment à partir de cette compréhension, agir ?

Exagération et minimisation

Pour Anders, l'exagération s'appuie sur deux ressorts : 1) prendre conscience du décalage ; 2) élaborer des solutions à la hauteur des effets du décalage. La prise de conscience s'appuie sur les ressorts de l'exagération et la minimisation.

L'exagération doit se construire à la démesure des questions traitées. Anders le reconnaît bien volontiers : « *Les exposés qui vont suivre, du moins certains d'entre eux, donneront une impression d'“exagération”*. Et cela pour la simple raison que ce sont effectivement des “exagérations”. Je donne à ce terme (...) un sens heuristique. Qu'est-ce que cela signifie ? Qu'il y a des phénomènes qu'il est impossible d'aborder sans les intensifier ni les grossir, des phénomènes qui, échappant à l'œil nu, nous placent devant l'alternative suivante : “ou l'exagération ou le renoncement à la connaissance” » (Anders, 2002 : 29). Il faut pouvoir construire le cadre de l'analyse d'une situation dans laquelle « *nous ne sommes pas de taille à nous mesurer à la perfection de nos produits* » (*Préface*, 2002 : 11) ; par conséquent, il est nécessaire de forcer le trait pour comprendre la situation de décalage et amplifier le trait pour pouvoir reconquérir un peu d'autonomie face à la puissance technique. Elle permet de *redécouvrir* la fonction même de la puissance ou du rôle joué par la machine, par l'outil. L'exagération permet ainsi de redécouvrir « *l'invisibilité du mal* ». En visite à Auschwitz, Anders a presque raté de voir les récipients de Zyklon-B : « *Comme ils ont l'air inoffensifs, ces bidons de Zyklon B — je les ai vu à Auschwitz — avec lesquels on a supprimé des millions de gens !*

⁴ Voir le très stimulant livre de Flahault François, 2008, *Le crépuscule de Prométhée. Contribution à une histoire de la démesure humaine*, Mille et une nuits.

(...) *Ils ressemblaient à des boîtes de marmelade inoffensives* » (Anders, 2004 : 66) L'exagération lui permet alors de s'interroger sur la fonction de l'objet, qui était devenu banal, anodin. Il faut ainsi amener à une *réflexion sur notre manière de percevoir la réalité* : l'exagération permet de mettre en évidence l'ampleur du décalage. Anders va ainsi explorer la représentation de l'acte de la consommation (notamment en situation de consommation de masse) à travers les mass media et principalement la télévision (Anders, 2002, « *A la télévision, l'image et ce qu'elle représente sont synchrones* », 153-157). A terme, explique Anders, la télévision tend à façonner la réalité elle-même ; la puissance de l'image comme processus de substitution de la réalité à la réalité elle-même: elle « *organise les apparences* » (par les médias de la communication de masse). Le monde devient un fantôme et la matrice d'une réalité qui prend sens à travers la télévision⁵. Ainsi, les images de la télévision nous *saturent* de la représentation du monde ; les centrales nucléaires civiles obstruent le regard que nous pouvons porter sur la guerre nucléaire... En utilisant l'exagération, il est alors possible de réactiver notre capacité de représentation et donc, notre responsabilité.

La **minisation** offre l'avantage de pouvoir donner sens, mesure et compréhension d'une notion, d'un événement : il devient alors perceptible, sensible, adapté à nos facultés de perception et de décision. Ainsi, la « *vérité (...) devient une affaire d'échelle et pour correspondre au réel elle requiert tantôt exagération et tantôt minimisation* »⁶. En devenant une notion à hauteur d'homme, une « vérité » peut entrer dans son champ de vision et de ses émotions.

L'exagération, comme la minimisation, permet de nous *interroger sur les outils que nous utilisons pour décrire la réalité*. Elle permet de combattre la *minimisation* des discours officiels (à la fois scientifique, philosophique et politique) et des discours communs de notre réalité. Anders présente une typologie de sept méthodes utilisée par ceux qui minimisent le danger : le classement erroné du danger, le dégrisement de l'horreur, la solennisation de l'horreur, la fausse comparaison, la menace par le contraire, les plaisanteries, et la spéculation sur la bêtise. Autrement dit, sur le plan de la recherche de la « vérité », Anders « *rajoute un trait ontologique nouveau à la situation épistémique traditionnelle : les faits ne paraissent pas tels qu'ils sont, ils sont minimisés.* » (Simonelli, 2005). Anders n'hésite donc pas à user d'une rhétorique de l'extrême (2006c).

Enfin, l'exagération et la minimisation sont une méthode d'action. Elles participent à ce travail de dévoilement, qui justifie l'intention politique⁷. Elle ont pour objectif de réduire le décalage entre la situation que nous pensons vivre et maîtriser et de nous permettre de réaliser notre dépossession de la réalité du monde.

L'imagination comme mode d'élargissement de la connaissance

L'exagération permet de constater le décalage. ***L'imagination permet à la fois d'en comprendre l'ampleur et de tenter de le réduire.*** Pour Anders, « *notre premier postulat doit être: élargis les limites de ton imagination, pour savoir ce que tu fais.* » (Anders, 2004 : 66). Ainsi, l'imagination permet de « *surmonter le "décalage", d'ajuster la capacité et l'élasticité de notre imagination et de nos sentiments à la disproportion de nos propres produits et au caractère imprévisible des catastrophes que nous pouvons provoquer, bref à mettre nos représentations et nos sentiments au*

⁵ Anders, 2002, « Le monde comme fantôme et comme matrice. Considérations philosophiques sur la radio et la télévision. », 117 et s.

⁶ David Christophe, « Postface », Anders G., *Visite dans l'Hadès*, Paris, Le Bord de l'Eau, 2014, p. 236. Sur la minimisation, voir Anders, *Visite dans l'Hadès*, p. 172. « *Minimisation. Ses méthodes* » [1962], in Anders G., 2006 [1972] :189-202.

⁷ « *Avant toute chose, l'exagération de Anders correspond à une intention politique* », Simonelli, 2005 ; voir la signification éthique de l'exagération méthodique, in Simonelli, 2004 : 83-91.

pas de nos activités. » (Anders, 2002 : 304 ; et 292 sq). Anders oppose le caractère illimité de notre « *capacité de fabrication* » et le caractère limité de notre « *capacité de représentation* », observant alors les effets du processus d'aliénation (Anders, [1988] 2003). Pour lui, « *la bombe atomique est trop peu apparente* » (Anders, 2011 : 320) : même en supposant qu'un peintre surréaliste tente de peindre la bombe, ce serait encore une *minimisation* de la réalité que représente la bombe, car « *elle est à telle point fantastique que ni notre perception ni notre imagination ne lui sont proportionnée. (...) Nous sommes plus petits que nous-mêmes ; nous ne sommes absolument pas à la hauteur de ce que nous sommes capables d'inventer et de faire ; notre imagination, n'est pas proportionnée à ses produits, et certainement pas à leurs conséquences.* » (Anders, 2011 : 322).

L'imagination permet de procéder à une critique des facultés humaines (défauts de compréhension du monde tel qu'il est) et en même temps à une extension de ces facultés en étendant ses capacités sensibles (mode d'expression, capacité d'exprimer l'horreur des camps et de la bombe...). Elle comble, en partie, le décalage, mais surtout offre la possibilité de regagner une « *dignité* » (c'est-à-dire une autonomie). Il nous faut tout d'abord reconnaître que nous sommes privés de notre capacité à imaginer notre situation : « *Quand a eu lieu Hiroshima, je n'ai tout d'abord pas pu, et ce pendant des années, réagir en tant qu'écrivain. Dans un premier temps, je suis resté muet — non parce que je ne n'avais pas saisi la monstruosité de l'événement, mais parce qu'au contraire, mon imagination [Vorstellen], ma pensée, ma bouche et ma peau, tout cela refusait de travailler devant la monstruosité de l'événement.* » (Anders, 2004 : 64).

L'imagination fonctionne au contraire comme un mécanisme d'éducation : « *[...] la seule tâche morale décisive aujourd'hui [...] consiste à éduquer l'imagination morale, c'est-à-dire à essayer de surmonter le décalage, à ajuster la capacité et l'élasticité de notre imagination à la disproportion de nos propres produits et au caractère imprévisible des catastrophes que nous pouvons provoquer, bref, à mettre nos représentations et nos sentiments au pas de nos activités.* » (Günther Anders, « *Sur la bombe et les causes de notre aveuglement face à l'apocalypse* », 2002 : 304.). « *Même si l'imagination seule reste insuffisante, entraînée de façon consciente elle saisit infiniment plus de "vérité" que la "perception". [l'imagination] est la perception d'aujourd'hui.* » (Anders, 2004 : 66) Anders entreprend ainsi de dissocier le simple rapport à la connaissance pour accéder à une compréhension émancipée du savoir, grâce à l'imagination : « *La fumée des fours n'est pas encore dissipée. La seule tâche qui nous incombe aujourd'hui est de reformuler une morale, même si nous devons l'ancrer dans les airs. (...) il sentait que j'étais obsédé par quelque chose. Mais comment aurait-il pu comprendre vraiment ; il ne savait pas ce qui s'était passé en Europe [l'extermination]. Ou justement, il était seulement en mesure de le "savoir."* » (Anders, 2012 : 113)

Anders explorera l'ensemble des segments de l'identité concerné par ce défaut d'imagination résultant des conséquences de la troisième révolution industrielle. Anders explorera ainsi la manière dont le sentiment amoureux peut encore se construire dans une société si marquée par l'emprise de la technique ; comment encore pouvoir s'inventer une manière d'aimer, de s'imaginer l'amour ? « *(...) l'appareil émotionnel de l'homme a jusqu'ici été tenu pour un donné naturel et immuable ; alors que nul n'aurait songé à contester que, dans le monde matériel, les idées et les institutions ne cessent de se transformer.* » (Anders, 2012 : 11-12, souligné par l'auteur), et puisque nous sommes tellement « *peu armé face à l'énormité du monde que nous avons nous-même "fabriqué"* », nous devons imaginer une transformation, « *une métamorphose de notre habitus de sentiment inné et prétendument invariable* » (Anders, 2012 : 12). Car le plus grand risque est de refuser de voir que nous sommes désormais dans une situation où nos sentiments sont excédés : nous sommes par exemple désormais sans haine, au point qu'il devient aisé de détruire l'autre sans même le vouloir (Anders, [1985] 2007). C'est pour rester à la mesure de l'empirie que nous avons besoin, aussi paradoxal que cela puisse paraître, de mobiliser

l'imagination.

L'imagination est alors une faculté de représentation que nous devons élaborer ; par exemple, comment nous imaginer la nature surdimensionnée de la crise écologique⁸ ? Il ne s'agit plus de constater le décalage métaphysique face à une idée (qui serait de l'ordre d'une réflexion purement conceptuelle), mais bel et bien de constater que ces conséquences inimaginables sont bien le fruit de nos actes. Cela rend l'élaboration d'une telle représentation encore plus complexe. L'imagination participe à l'élaboration d'une réponse morale et politique qui permet d'assurer une assise minimale à nos propres sens et au développement d'un sentiment de responsabilité. Les travaux d'Hans Jonas, ami de G. Anders, participe à ce travail théorique (David, Röpcke, 2004 : 195-213 ; même Jonas ne cite qu'une seule fois le travail d'Anders dans son livre). Il prendra en considération les conséquences de la crise écologique pour produire un cadrage politique adapté (*Le principe responsabilité*, 1997). Pour Jonas nous devons, avec la question écologique, faire face à « *une apocalypse rampante au lieu de la soudaine apocalypse nucléaire* » (Jonas, 1998 : 101).

L'imagination doit donc faire un effort sur elle-même pour développer nos capacités de perception et de représentation requises pour la compréhension⁹... « *Exerce ton imagination ! Cherche à l'étendre pour qu'elle reste à la hauteur de ce que tu as produit et des effets de tes actions !*¹⁰ » Pour Anders, l'imagination doit s'appuyer sur la capacité créatrice des individus et exploiter les ressources de la créativité¹¹.

Contributions pour l'écologie politique

Les propositions théoriques et politiques d'Anders peuvent-elles fonctionner pour l'écologie politique ? La méthode d'Anders nous permet de constituer une représentation — une nouvelle imagination — de la situation environnementale : car, comme il nous y invite : « *ne croyez pas que nos remarques ne concernent que la bombe atomique ou des instruments semblables. Elles touchent à une chose plus fondamentale encore, à savoir notre limitation.* » (Anders, 2011 : 323)

La technique a produit un obscurcissement d'un monde artificiel naturalisé ; la crise écologique nous contraint à un effort d'éclaircissement. L'amélioration des performances techniques et scientifiques produit un accroissement de notre distance à un monde naturel. En retour, l'existence des « *dangers environnementaux* » amène à une attitude réflexive sur les conséquences de cette distance : réduire le décalage est ainsi une étape essentielle dans la construction d'une représentation adaptée à la dimension « *explosive* » de ces dangers.

La crise écologique participe à la désuétude (*die Antiquiertheit*) – à comprendre comme principe historique du dépérissement de principes animant la modernité. Cela nous amène à assumer, comme Anders, « *l'ineffectivité progressive d'idées condamnées à ne plus servir que d'illusoires refuges* » (Jolly, 2014 : 2). Anders, nous l'avons vu, utilise la technique pour parvenir à cette conclusion de la désuétude. Le motif général de sa critique de la technique est exposé dans les introductions des deux tomes de *Die Antiquiertheit des Menschen (L'obsolescence de l'homme)*.

⁸ Barthélémy L. (coord.), 2012, *Imagination(s) environnementale(s)*, in *Raisons publique*, n°17 ; *Terrain*, n°60, 2013, *L'imaginaire écologique*. Editions de la Maison des sciences de l'homme.

⁹ Sur l'approche *sensible*, voir Claudine Haroche, « L'absence d'interdit dans l'illimitation des sociétés contemporaines », *Droit et cultures* [En ligne], 57 | 2009, mis en ligne le 14 septembre 2009, consulté le 22 novembre 2010. URL : <http://droitcultures.revues.org/1356>, §37-38.

¹⁰ Anders (1959) « Immoralité à l'âge atomique. Mise en garde pendant une accalmie » 2006 : 121.

¹¹ Anders ne cessera de mobiliser la fable (notamment le très beau texte Anders G., (1961) 2006, « L'avenir pleuré d'avance », in *La menace nucléaire. Considérations radicales sur l'âge atomique*, ed. Le Serpent à Plumes, pp. 21-33), le récit, le roman (*Die molussische Katakombe*) comme procédé stimulant l'imagination.

La crise écologique — conséquence de l'évolution du monde moderne — produit elle-aussi une dépossession de la capacité d'intervention de l'homme moderne (entendu ici comme l'homme exclusivement auto-centré). Elle incarne — tout comme la technique chez Anders — un écart trop important entre les capacités de produire cette crise et de se représenter l'effectivité de cette crise et ses conséquences.

Ces crises sont, pour une large part, proprement invisibles. Les « dégradations contemporaines, (sont) résolument *invisibles* : qu'il s'agisse des ressources minérales, fossiles ou halieutiques, de l'état de la microfaune des sols ou de la présence de micropolluants ou d'une source radioactive, de la composition chimique de l'atmosphère ou du taux d'acidité des océans, il ne nous est pas possible d'en juger sans un apport de connaissances tierces, d'origine scientifique. Nous ne percevons en effet ni le nombre de parties par million (ppm) de CO₂ dans l'air ambiant, ni une moyenne planétaire de températures, ni ne sentons la présence de perturbateurs endocriniens, etc. Nos sens ne nous procurent aucune de ces informations. Nous ne ressentons rien non plus des effets de nos actions à distance spatiale ou temporelle.¹²» Anders souligne quand à lui, l'invisibilité des conséquences des accidents nucléaires¹³.

La technicisation du monde induit un éloignement du monde matériel — dans sa dimension proprement écologique. Cet éloignement produit ainsi une réelle difficulté à construire une représentation de l'état du monde naturel à la hauteur des crises qu'il rencontre. Comment construire un rapport sensible au monde en train de disparaître ? L'usage du sensible peut en partie contribuer à réduire ce décalage. Confronté à l'impuissance de son imagination, incapable de mettre en adéquation un constat et une décision, l'homme moderne continue à promouvoir un idéal politique déconnecté de cette contrainte environnementale. Par conséquent, la dépendance à la technique doit être perçue avec autant de recul que la dépendance aux nécessités naturelles. Tout le danger de la technique provient non pas de sa propension à supprimer cette dépendance naturelle – qui est fondamentalement l'idéal originaire du progrès – mais à la remplacer et à en interdire la possibilité.

Les travaux de Moscovici témoignent de cette distinction profonde dans notre société industrielle (Moscovici, [1972] 1994). Il souhaite davantage envisager la nature comme une nature historique qui contiendrait l'homme : « *Ainsi la nature n'est pas pour nous un milieu externe, le théâtre sur lequel les hommes jouent des drames, ni un réservoir inépuisable de richesses. C'est une œuvre de création, qui fait entrer notre histoire dans la nature et la fait participer d'elle, tout comme la nature participe de notre histoire* » (Moscovici, 2002 : 192). Cette réévaluation de la place historique de l'homme est difficile à accepter, au point qu'il est compréhensif, explique Moscovici, de saisir les efforts culturels pour mettre à distance cette part naturelle de notre identité humaine, et ainsi valoriser le « *domestique* » face au « *sauvage* » (Moscovici, 1974).

Pour Anders, nos raisonnements scientifiques, mais aussi politiques, vivent encore dans « *l'illusion* » de pouvoir encore rendre compte de ce que nous produisons « *aujourd'hui à l'aide de catégories et de méthodes datant d'hier*. » (Anders, 2006, p. 38). Nous manière d'élaborer une construction scientifique au réel, qui se bâtit en dehors d'une intégration de la possibilité d'une destruction atomique imminente et totale, est donc « *obsolète* ». Il ne peut désormais, en raison de la capacité infinie de la destruction, y avoir de domaine séparer : on ne pourrait plus discuter de ces faits sans sortir des limites d'un domaine de compétence scientifique soigneusement séparé des autres domaines (politique, éthique...). Il me semble que l'on peut considérer que

¹² Bourg Dominique, « Défi pour la démocratie et changements environnementaux globaux », *CERISCOPE Environnement*, 2014, [en ligne], consulté le 19/01/2015, URL : <http://ceriscope.sciences-po.fr/environnement/content/part3/defi-pour-la-democratie-et-changements-environnementaux-globaux>

¹³ Anders Günther, « Dix thèses pour Tchernobyl » Adresse amicale au 6e congrès international des médecins pour l'empêchement d'une guerre nucléaire, *Ecologie & politique*, 2006/1 N°32, p. 169-177. DOI : 10.3917/ecopo.032.0169

nous sommes actuellement dans la même configuration vis-à-vis de la crise écologique : « *Nous devons donc nous attendre, même sans guerre atomique ou sans crise exceptionnelle, à un énorme désordre mondial qui se traduira par toutes les contradictions et tous les désarrois. Il faudrait que ce soit le moins coûteux possible. Pour cela, deux conditions : y être préparé en décelant les lignes de fracture, et découvrir que tout se jouera au niveau des qualités de l'individu.* » (Ellul, 1988 : 731)

Si l'on accorde toute son importance à l'impossibilité de distinction entre ces deux catégories (homme-nature), et que l'on souhaite mettre l'accent sur la co-évolution de ces deux groupes, on redonne ainsi toute son importance à l'énonciation du projet, au sens de Bachelard. Pour celui-ci, « *au-dessus du sujet, au delà de l'objet immédiat, la science moderne se fonde sur le projet. Dans la pensée scientifique, la médiation de l'objet par le sujet prends toujours la forme du projet.* ¹⁴ » Et dans cette perspective, on peut estimer que le découpage entre ces catégories résulte davantage d'une interprétation qu'on ne remets pas suffisamment en question (Latour, 1991), souvent parce que le chercheur a refoulé le travail de division qui nous rends aujourd'hui le monde intelligible.

Enfin, la perspective critique d'Anders permet d'interroger les conditions de la production d'un temps politique adapté aux contraintes irréversibles des crises environnementales. Anders, selon sa méthode, « *exagère* » l'approche théorique et met en avant les lacunes théoriques de la philosophie de la modernité quant à la place de la technique et son impact sur les formes de gouvernements. Le long terme révèle un *décalage* fondamental entre la manière dont nous imaginons la durée de la politique et la réalité matérielle des phénomènes écologiques (dérèglement climatique, pénuries énergétiques, épuisement des ressources, sixième extinction de la biodiversité, empoisonnement de l'environnement...) et sociaux (explosion des inégalités sociales, développement de la surveillance généralisée, guerres pour les ressources, y compris pétrolières en Irak...). *Autrement dit, le long terme doit désormais s'envisager comme une hypothèse possible et non plus nécessaire de l'action politique.*

Quelle est alors l'influence de la crise environnementale sur cette conception d'un temps politique infini ? La perspective de la *durée* est réfutée par la réalité de notre monde estime B. Latour (1999). S. Ferret¹⁵ rappelle qu'une certaine conception philosophique et scientifique (Spinoza ou de Darwin) considérait que l'homme est un fragment du monde et qu'il est un être foncièrement naturel. Il estime qu'au regard de l'état de la planète, force est de reconnaître que la métaphysique humaniste (qu'il incarne dans la figure de Kant), selon laquelle l'homme est la mesure de toute chose, est à l'origine de notre crise écologique. Dans la continuité de sa réflexion sur le catastrophisme éclairé¹⁶, J.-P. Dupuy (2009) entend prolonger — dans les pas d'Illich — une considération sur l'utilité de prolonger cette expérience humaine. Pour Dupuy, l'obstacle majeur à un sursaut devant les menaces qui pèsent sur l'avenir de l'humanité est d'ordre *conceptuel* (Dupuy, 2002). Selon lui, le paradoxe du « *catastrophisme éclairé* » se présente comme suit : rendre crédible la perspective de la catastrophe nécessite que l'on accroisse la force ontologique de son inscription dans l'avenir. Mais si l'on réussit trop bien dans cette tâche, on aura perdu de vue sa finalité, qui est précisément de motiver la prise de conscience et l'action afin que la catastrophe ne se produise pas. La solution à ce paradoxe implique un changement radical dans notre manière de penser la temporalité.

¹⁴ Bachelard G., 1971, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, Puf.

¹⁵ Ferret Stéphane, 2011, *Deepwater Horizon. Ethique de la nature et philosophie de la crise écologique*, Paris, Seuil, « L'Ordre philosophique ».

¹⁶ Dans laquelle il explore l'hypothèse d'un *catastrophisme rationnel* permettant d'« *obtenir une image de l'avenir suffisamment catastrophiste pour être repoussante et suffisamment crédible pour déclencher les actions qui empêcheraient sa réalisation, à un accident près.* » (Dupuy, 2002 : 213).

La durée conduit à rechercher les stratagèmes qui nous inciteraient à sacrifier le présent au nom du long terme, mais sans avoir jusqu'à présent produit de résultats décisifs en ce sens. Le *délai*, au contraire, prend pour postulat qu'il n'y aura *jamais* de long terme pour les sociétés d'abondance énergétique et matérielle, que leurs jours sont comptés, et que le projet démocratique ne pourra se réinventer que s'il parvient à se penser comme *inscrit* ou *inséré* dans le nouveau contexte temporel et matériel des déplétions qui s'annoncent (Villalba B., 2010).

La temporalité du *délai* contribue donc à rénover le problème du maintien possible de l'avenir, c'est-à-dire au-delà des conditions de sa réalisation, celle posée par le *sens* du devenir humain. C'est l'une des questions que posent de nombreux théoriciens de la finitude, celle qui suppose de s'interroger sur les raisons d'un maintien, malgré tout, de l'histoire humaine.

Tout d'abord, la *reconnaissance du délai est un acte proprement politique*, puisque « *le propre de l'acte (de l'intervention) politique n'est pas simplement de bien fonctionner au sein de la trame des relations existantes, mais de modifier la trame même qui détermine la manière dont fonctionnent les choses.* ¹⁷» Le *délai* nous oblige à sortir d'une vision conditionnelle de l'avenir et à entrer dans une gestion *présente* de cette urgence. Conjuguer la crise écologique au conditionnel n'a plus de sens ; différer les décisions pas plus. Le *délai* n'est pas pour autant un renoncement à agir, il est, au contraire, une possibilité offerte à l'homme pour reprendre la maîtrise de ses choix. Car l'hypothèse du *délai* n'est pas de dire combien de temps il reste pour décider, mais d'examiner dans ce *délai* la capacité de pouvoir proposer des solutions innovantes. Le *délai* offre un nouvel espace d'autonomie : non pas de principe, mais de réalité ; s'il vous reste peu de temps pour choisir, vous vous concentrez sur l'essentiel et sur ce qui fait vraiment sens. Avec une telle perception du temps, le concept de « générations futures » prend une autre signification : puisqu'elles peuvent ne jamais exister, nos choix présents sont d'autant plus importants. Il permet dès lors de s'interroger sur les priorités de la décision publique. Le constat de l'urgence impose une réaction rapide¹⁸.

Le *délai* nous incite à nous interroger sur la capacité d'élaborer des décisions équitables – c'est-à-dire conformes à un idéal de justice et de solidarité que nous voudrions voir se perpétuer et s'étendre au niveau planétaire. En cela, il doit faire face à la limitation des choix qu'imposent de plus en plus la crise écologique et ses conséquences sur l'organisation du modèle démocratique.

Par ailleurs, le *délai* est un dispositif d'imagination qui permet de développer une pensée politique du basculement. Cela représente une opportunité de rupture profonde avec l'hypothèse d'une atténuation des conséquences de la crise écologique.

Dernière conséquence positive du *délai* : il *peut représenter un cadre normatif destiné à encadrer le dispositif technique de décision politique*. Il est donc une interrogation sur les adaptations des mécanismes de décisions afin de limiter l'impact des conséquences de la catastrophe à venir¹⁹. La question est avant tout politique, car elle se pose dans le cadre d'une démocratie représentative pluraliste, destinée, dans son projet philosophique, à assurer la liberté et l'autonomie du sujet. Le *délai* amène à s'interroger sur la compatibilité des modèles décisionnels dans une démocratie avec les contraintes environnementales qui vont accroître les tensions sociales. Formulé plus directement, cela revient à poser la question de l'opérationnalité des processus démocratiques actuels pour faire face aux enjeux de la crise. Cela en tenant

¹⁷ Žižek Slavoj, 2007, *Plaidoyer en faveur de l'intolérance*, Climats, Castelnau-le-Lez, p. 41

¹⁸ « *Il nous faudra pourtant réagir vite, car les menaces sont pour bientôt ; et nous sommes tous les otages de la survie.* » (Dumont, 1973 : 141).

¹⁹ L. Semal et B. Villalba, 2009, « Traduire l'urgence dans les décisions démocratiques. Contribution des discours écologistes à la prise en considération de la notion de délai », Association Française de Sciences Politiques, ST 40 « Les temps de l'écologie politique ».

compte de la réduction du temps à notre disposition pour élaborer des solutions démocratiquement acceptables et en supposant qu'elles soient prises rapidement. Tout en maintenant d'importantes capacités d'adaptations aux changements à venir, puisque la logique des processus sociaux et environnementaux n'est pas linéaire : il faut encore tenir compte des mécanismes autocatalytiques qui peuvent amplifier les interactions des conséquences sociales et environnementales entre elles.

La critique morale — basée sur la justification d'une urgence absolue à agir — souhaite élaborer une nouvelle maîtrise, en proposant un schéma unificateur de valeurs (de la technique à la nature). Cette critique permet de recomposer les temporalités de la décision politique, car elle permet de prévoir, contrôler, organiser la décision en fonction d'un ensemble de phénomènes (les catastrophes) ads d'assurer la continuité des sociétés humaines (et par extension, celle des non-humains). Cette critique redonne toute sa place à la politique (comprise selon Hannah Arendt comme une manière de construire les rapports sociaux en fonction d'une certaine finalité) : en l'occurrence, il s'agit de donner une *durée* aux modes d'élaboration de la décision (qui jusqu'alors est comprise comme un processus de fabrication continu — une indétermination selon le mot de Claude Lefort) tout en tenant compte du *délai* nécessaire à l'élaboration de ces décisions de longue durée (Villalba, Semal, 2013). Cette critique vise à sortir de l'indétermination du débat politique (notamment démocratique) en mettant en évidence les bornes temporelles qui délimitent le temps même du débat. Pour le dire autrement, cette critique délimite la capacité d'une société à envisager le temps de la négociation comme permanent et continu ; au contraire, il s'agit désormais de l'envisager comme fini, c'est-à-dire soumis à des impératifs (notamment écologiques) qui conditionnent la possibilité même du temps du débat. Contrairement à l'impression culturelle de nos sociétés modernes, nous ne disposerions plus d'un temps continu pour évaluer la pertinence de nos choix techniques, mais nous devrions faire face, dès aujourd'hui, à la réalité d'un avenir qui se réduirait.

Afeïssa Hicham-Stéphane, *La fin du monde et de l'humanité. Essai de généalogie du discours écologique*, Paris, PUF, 2014.

Anders G., *Visite dans l'Hadès*, Paris, Le Bord de l'Eau, 2014

Anders G., 2013, *La Bataille de cerises. Dialogues avec Hannah Arendt*, Payot et Rivages, Paris.

Anders G., 2012 (1997), *Aimer hier. Notes pour une histoire du sentiment*, Fage éditions, collection particulière.

Anders G., 2011 (2002), *L'Obsolescence de l'homme*, t. 2 : *Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle*, éditions Fario, Paris.

Anders G., [1995] 2008, *Hiroshima est partout*, Paris, Le Seuil.

Anders G., [1985] 2007, *La haine à l'état d'antiquité*, Bibliothèque Rivages

Anders G., 2006, *Le temps de la fin*, Paris, L'Herne.

Anders G., (1948) 2006b, *A propos de la pseudo-concrétude de la philosophie d'Heidegger*, PCHSens & Tonka

Anders G., [1972] 2006, *La menace nucléaire. Considérations radicales sur l'âge atomique*, Paris, Le Serpent à Plumes.

Anders G., 2004, *Et si je suis désespéré, que voulez vous que j'y fasse ?*, Paris, ed. Allia.

Anders G., [1956] 2002, *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, Paris, ed. De l'encyclopédie des nuisances, éditions Ivrea.

Anders G., [1988] 2003, *Nous, fils d'Eichmann*, Paris, Payot & Rivages.

Aspe Ch., Jacqué M., 2011, *Environnement et société, une analyse sociologique de la question environnementale*, Paris, ed. Quæ

Barbier R., Boudes Ph., Bozonnet J.-P., Candau J., Dobré M., Lewis N. et Rudolf F. (dir.), 2012, *Manuel*

de sociologie de l'environnement, Laval, Presses de l'université de Laval.

- David Christophe, Röpcke Dirk, 2007, « Quand le moraliste déserte dans la pratique. Où être un moraliste au vingtième siècle », revue *Tumultes*, n°28-29, p. 82-83.
- Dupuy J.-P., 2008, *La marque du sacré*, Paris, CarnetsNord
- Dupuy Jean-Pierre, 2002, *Pour un catastrophisme éclairé*, Paris, Seuil.
- Ellul J., 1988, *Le bluff technologique*, Hachette
- Gras Alain, 2007, *Le choix du feu : Aux origines de la crise climatique*, Paris, Bayard.
- Jolly E., 2013, *Les ombres du monde. Anders et le refus du nihilisme*, Doctorat, Philosophie, Lille 3.
- Jolly E., 2010, *Nihilisme et technique, étude sur Günther Anders*, Toulouse, Europhilosophie, Bibliothèque de Philosophie Sociale et Politique
- Jonas H., 1998, *Pour une éthique du futur*, Paris, Payot et Rivages.
- Jonas H., 1997, *Le principe responsabilité : une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Le Cerf.
- Latour Bruno, 1999, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, La Découverte.
- Latour, B., 1994 (1991), *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris, La Découverte.
- Moscovici S., 2002, *De la nature. Pour penser l'écologie*, Paris, Métailié
- Moscovici S., 1974, *La société contre nature, Hommes domestiques et hommes sauvages*, Paris, coll. 10/18
- Moscovici S., (1972) 1994, *La société contre la nature*, Paris Points Seuil.
- Simonelli Th., 2005, « Vérité et exagération. Remarques sur la méthode de Günther Anders », *Conférence*, 21.
- Simonelli Th., 2004, *Günther Anders. De la désuétude de l'homme*, Paris, Jasmin.
- Villalba B., 2010, « L'écologie politique face au délai et à la contraction démocratique », in *Ecologie et Politique*, n°40, 2010, pp. 95-113 http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=ECOPO_040_0095
- Villalba B. Semal L., 2013, « Obsolescence de la durée. La politique peut-elle continuer à disqualifier le délai ? », in Vivien F.-D., Jacques Lepart, Pascal Marty (eds.), *L'évaluation de la durabilité*, Paris, Edition Quae, 2013, pp. 81-100.